



HAL
open science

“ Itinérances ” de la História Pátria dans l’espace ibéro-américain : la controverse entre João Francisco Lisboa et Francisco Adolpho de Varnhagen (1849-1877)

Sébastien Rozeaux

► To cite this version:

Sébastien Rozeaux. “ Itinérances ” de la História Pátria dans l’espace ibéro-américain : la controverse entre João Francisco Lisboa et Francisco Adolpho de Varnhagen (1849-1877). *e-Spania - Revue interdisciplinaire d’études hispaniques médiévales et modernes*, 2017, Écriture de l’histoire et itinérance dans l’Amérique coloniale ibérique (XVIe –XIXe siècle), 26, 10.4000/e-spania.26389 . hal-01880112

HAL Id: hal-01880112

<https://univ-tlse2.hal.science/hal-01880112>

Submitted on 11 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



e-Spania

Revue interdisciplinaire d'études hispaniques
médiévales et modernes

26 | février 2017

Sanlúcar de Barrameda, ciudad mundo en la edad
moderna / Écriture de l'histoire et itinérance dans
l'Amérique coloniale ibérique

« Itinérances » de la *História Pátria* dans l'espace ibéro-américain : la controverse entre João Francisco Lisboa et Francisco Adolpho de Varnhagen (1849-1877)

Sébastien Rozeaux



Édition électronique

URL : <http://e-spania.revues.org/26389>

ISBN : 979-10-96849-00-0

ISSN : 1951-6169

Éditeur

Civilisations et Littératures d'Espagne et
d'Amérique du Moyen Âge aux Lumières
(CLEA) - Paris Sorbonne

Ce document vous est offert par Institut de
l'information scientifique et technique



Référence électronique

Sébastien Rozeaux, « « Itinérances » de la *História Pátria* dans l'espace ibéro-américain : la controverse entre João Francisco Lisboa et Francisco Adolpho de Varnhagen (1849-1877) », *e-Spania* [En ligne], 26 | février 2017, mis en ligne le 01 février 2017, consulté le 20 février 2017. URL : <http://e-spania.revues.org/26389>

Ce document a été généré automatiquement le 20 février 2017.



Les contenus de la revue *e-Spania* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

« Itinérances » de la *História Pátria* dans l'espace ibéro-américain : la controverse entre João Francisco Lisboa et Francisco Adolpho de Varnhagen (1849-1877)

Sébastien Rozeaux

- ¹ L'écriture de l'*História Pátria* au Brésil incombe d'abord aux cinquante membres de l'*Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro* (IHGB), fondé en 1838 par quelques personnalités des élites du monde politique et lettré de la capitale impériale¹. Cet institut, privé à l'origine, se voit conférer les attributs d'une institution officielle, lorsque l'État, sur décision de l'Assemblée générale, lui alloue des subsides publics de façon régulière, notamment pour assurer la publication de sa revue trimestrielle, dont le premier numéro paraît en 1839². L'année suivante, le sacre anticipé de l'empereur D. Pedro II, alors âgé de quinze ans, vient asseoir un peu plus encore l'IHGB comme une institution officielle de l'État, puisque le jeune empereur apporte son soutien personnel à l'Institut – dont il devient le protecteur et l'un des membres les plus assidus – et qu'il accueille dans son palais, à Rio de Janeiro, les sessions hebdomadaires et les sessions anniversaires, plus solennelles.
- ² De telles solennités servent d'abord à faire le bilan, année après année, des activités des membres de l'association, et à apporter la preuve des avancées dans la connaissance de l'*História Pátria*, par la découverte d'archives inédites, publiées et commentées, et la mise en récit d'épisodes marquants de l'histoire nationale. Ce faisant, les fondateurs de l'*História Pátria* reprennent la main sur une histoire écrite jusque-là sous le joug colonial, comme celle de Sebastião da Rocha Pitta³ au XVIII^e siècle, et par quelques étrangers, à l'instar de Robert Southey, le poète romantique anglais, auteur d'une *Histoire du Brésil*⁴. Or, la tâche s'avère pour le moins ardue : les membres de l'IHGB sont confrontés à

l'éloignement d'une grande partie des archives nécessaires à la compréhension et à la rédaction de l'*História Pátria*. Certes, la famille royale fuyant les troupes impériales en 1808 fit venir depuis Lisbonne des centaines de caisses de livres qui ont constitué les bases de la bibliothèque nationale fondée à Rio de Janeiro quelques années plus tard⁵. Mais les archives de l'État colonial, administratives, politiques et commerciales, sont encore conservées à Lisbonne et, plus largement, dans quelques autres bibliothèques de la péninsule ibérique et du continent européen.

- 3 À défaut d'une politique culturelle structurée et financée sur deniers publics, quelques membres de l'Institut se rabattent sur les logiques mécéniques et clientélistes pour obtenir le financement de missions individuelles de recherches en Europe, auxquelles s'ajoutent souvent quelques fonctions d'ordre diplomatique. Le premier à en bénéficier est Francisco Adolpho de Varnhagen (1816-1878), qui n'a eu de cesse tout au long de sa vie de courir l'Amérique et l'Europe, sur les traces de l'*História Pátria*. Lui succéderont à Lisbonne le célèbre poète Gonçalves Dias, puis João Francisco Lisboa (1812-1863), tous deux missionnés afin de recenser et copier les documents jugés les plus précieux. Écrire l'*História Pátria* implique donc la circulation des primo-historiens du Brésil indépendant dans l'espace atlantique, de longs séjours dans les capitales européennes et en particulier Lisbonne. Ces séjours ont vocation à révéler des sources méconnues ou inédites, dont la teneur est rendue publique via la revue trimestrielle de l'Institut. Ils constituent également la matière à diverses publications, dont la parution alimente la discussion voire la polémique à une époque où la définition de la *História Pátria* est encore sujet à débats, au sein même de l'IHGB⁶.
- 4 Car, et c'est là un point essentiel, écrire la *História Pátria* est une tâche aux ressorts éminemment politiques. L'expression même de *História Pátria* vient fonder une nouvelle écriture de l'histoire, nourrie des nombreux renouvellements méthodiques et théoriques que connaît la science historique en Europe, et dont se réclament souvent les historiens brésiliens. Cette nouvelle écriture traduit une lecture politique de l'histoire, discipline attenante à la catégorie alors plus large des *Letras Pátrias*⁷, compromise donc par ce pacte fondateur qui fait de l'écriture de l'histoire un acte citoyen, un plaidoyer en faveur de la nation, dont il s'agit de révéler la grandeur, quitte à en rabattre parfois sur l'impartialité et la rigueur pourtant revendiquées par ces mêmes auteurs.
- 5 En Europe, ces premiers historiens brésiliens se confrontent à des sources nouvelles et à des historiographies contemporaines diverses, susceptibles de nourrir en retour des approches de l'histoire nationale parfois concurrentes, en dépit des sentiments proclamés de fraternité et de solidarité qui anime la petite communauté historienne du Brésil au XIX^e siècle. C'est ce dont témoigne de manière explicite la polémique qui oppose Varnhagen et Lisboa entre les années 1850 et 1870 : les accusations réciproques de plagiat, les désaccords profonds quant à la place à accorder aux indigènes dans la *História Pátria* et leurs répercussions sur le traitement de la question indigène dans le Brésil impérial, nourrissent une controverse de longue haleine entre les deux historiens, dont les rebondissements suivent pas à pas leurs pérégrinations dans l'espace ibéro-américain.

Francisco Adolpho de Varnhagen et João Francisco Lisboa, deux voyageurs en quête de l'*História Pátria*

- 6 Varnhagen est sans nul doute l'historien brésilien qui a le plus voyagé au XIX^e siècle⁸. Il naît dans la province de São Paulo en 1816 d'un père ingénieur et militaire d'origine allemande. À sept ans, il gagne le Portugal avec sa famille. C'est à Lisbonne qu'il poursuit ses études, avant de recevoir une formation de militaire et d'ingénieur. Il s'engage au côté des troupes de D. Pedro en 1833 pour reconquérir le pouvoir au Portugal. Parallèlement, il témoigne d'un appétit nouveau pour les lettres en général et l'histoire en particulier. Cela lui vaut d'intégrer plusieurs institutions de renom, à commencer par l'Académie royale des sciences de Lisbonne, puis l'IHGB, en qualité de membre correspondant, et ce avant d'être naturalisé brésilien, par décret impérial, en 1841.
- 7 En 1842, il intègre la légation brésilienne à Lisbonne, avec pour mission la collecte des documents susceptibles d'intéresser l'histoire et la géographie du Brésil. Déjà, dans une lettre adressée en 1839 au chanoine Junúario da Cunha Barbosa, co-fondateur de l'IHGB, Varnhagen estime qu'il est urgent de copier les documents qui, conservés dans les archives d'Europe, sont susceptibles de servir aux nobles objectifs de l'Institut. Il précise qu'il revient à l'État de subventionner un tel travail, car celui-ci faciliterait l'essor de « l'esprit de nationalité » au Brésil⁹. Après cinq années à Lisbonne, Varnhagen obtient en 1847 son transfert à Madrid, où il reste plus de dix ans. Depuis la capitale du royaume d'Espagne, il mène également plusieurs missions de collecte dans de nombreux pays d'Europe et publie ses premiers travaux. Au cours d'un bref séjour à Rio de Janeiro en 1851, il se voit confier des responsabilités importantes au sein de l'IHGB, avant de regagner quelques mois plus tard Madrid, où il est promu au rang de chargé d'affaires, jusqu'en 1858 ; années pendant lesquelles il fait paraître les deux volumes de son grand œuvre, l'*História geral do Brasil*.
- 8 En 1858, il est promu ministre résident au Paraguay, première étape d'une carrière diplomatique en Amérique hispanique longue de dix ans, au cours desquels il épouse une Chilienne de grande famille, en 1864. En 1859, il est élevé au rang de membre honoraire de l'IHGB, distinction qui récompense l'importance de ses travaux. En 1868, il obtient de l'empereur son transfert à Vienne, sur sa demande expresse, afin de reprendre son travail dans les archives et préparer ainsi la 2^e édition de son *História geral*, laquelle paraît en 1877. En 1871, il est nommé ministre plénipotentiaire de la légation, le poste le plus élevé dans la diplomatie brésilienne, tout en menant encore de nombreux séjours dans les archives à Paris, Lisbonne ou Budapest. Varnhagen meurt en 1878 à Vienne, de retour d'un dernier voyage au Brésil, dont il était rentré malade.
- 9 João Francisco Lisboa, né dans la province septentrionale du Maranhão, acquiert une certaine réputation au Brésil et au Portugal pour être l'auteur du *Jornal de Timon* (1852-1858), publication en plusieurs volumes d'un genre hybride dans laquelle Lisboa fait le récit de l'histoire de la province du Maranhão. Au lendemain de sa mort, en 1863, son ami et compatriote Antonio Henriques Leal publie, grâce à une subvention de l'Assemblée de province, ses œuvres complètes, précédées d'une très longue biographie, document précieux pour dresser le portrait de cet historien¹⁰.
- 10 À la différence de Varnhagen, Lisboa ne quitte sa province natale du Maranhão qu'à l'âge de 43 ans, au terme d'une longue et amère expérience dans la vie politique à São Luís,

capitale de la province où il reçoit une éducation aux lettres classiques auprès de Francisco Sotero dos Reis, auteur quelques années plus tard de l'une des premières histoires littéraires du Brésil¹¹. Très jeune, Lisboa se lance dans la vie politique aux côtés des libéraux, pendant la décennie trouble de la Régence, qui fait suite au départ de l'empereur D. Pedro I pour le Portugal. Collaborateur et fondateur de nombreux périodiques, comme *O Brasileiro* (1832), la carrière journalistique du jeune Lisboa accompagne l'éclosion d'une opinion publique politique dans la province. En 1836, il est nommé secrétaire du nouveau gouverneur de province, poste qu'il occupe pendant trois années. Il devient ensuite député de la première assemblée provinciale élue, poste auquel il est renouvelé en 1838. Mais l'arrivée au pouvoir des partisans du *Regresso conservador*¹², à Rio de Janeiro, l'éloigne à nouveau du pouvoir et le convainc de fonder un nouveau journal d'opposition, *Chronica Maranhense*.

- 11 C'est dans ce contexte politique tendu qu'éclate la Révolte de la *Balaiada*, de 1838 à 1841, un épisode aux ressorts politiques et sociaux complexes, qui vient contester la légitimité des conservateurs au pouvoir. Bien que sans lien avec les meneurs de cette révolte, Lisboa est tenu pour partie responsable de cet épisode insurrectionnel, du fait de ses critiques répétées à l'encontre du pouvoir en place. Une fois la révolte réprimée par le pouvoir central et son innocence rétablie, Lisboa s'impose comme une figure incontournable du parti libéral à São Luís do Maranhão. La pauvreté de ses moyens le pousse toutefois à entamer une brillante carrière d'avocat, ce qui lui permet de gagner pour la première fois Rio de Janeiro en 1855, où il collabore au *Correio mercantil* et au *Jornal do commercio*, deux des principaux quotidiens de la capitale.
- 12 Entre-temps, il a commencé en 1852 à faire paraître un journal mensuel, sous le pseudonyme de Timon, dont la parution s'interrompt au cinquième numéro. Les cinq numéros suivants paraissent en un seul volume, en 1854, et les deux derniers, dans un troisième et dernier volume qui paraît en 1858 à Lisbonne. Ce *Journal* est un objet hybride, dès l'origine : publication périodique dont la plupart des numéros ne paraissent qu'en volume à intervalles irréguliers, le contenu même de cette publication connaît de nets infléchissements. Le premier volume est une satire féroce de la classe politique et des élites provinciales du Maranhão, dont la médiocrité est l'objet de peintures acerbes ; satire précédée d'une mise en perspective historique sur la pratique du vote et de l'élection depuis l'Antiquité. Le choix d'un pseudonyme fait ici référence au Grec Timon, lequel était resté célèbre pour sa haine tenace du genre humain, devant tant d'injustice et d'ingratitude. Or, l'aversion générale que la société grecque lui voue en retour, à une « époque de transition », fait écho selon Lisboa à la situation contemporaine du Maranhão, comme à sa situation personnelle¹³. Leal souligne d'ailleurs la misanthropie marquée et la faiblesse de constitution de Lisboa. À l'en croire, cette misanthropie et l'amertume nourrie vis-à-vis de ses contemporains ne sont pas sans lien avec le choix du pseudonyme.
- 13 Cette dimension historique, d'abord marginale dans les premiers numéros, s'impose comme la colonne vertébrale de la publication dans les deux volumes suivants, parus en 1854 et 1858, soit dans une quasi-parfaite concomitance avec la parution des deux volumes de *História geral do Brasil* de Varnhagen. Ayant fait le constat de la médiocrité et de l'obsolescence des récits de l'histoire du Maranhão, Lisboa fait le choix de publier dans le 2^e volume de son journal des « Notes, nouvelles et observations pour servir à l'histoire du Maranhão », en s'inspirant pour ce faire des travaux d'Augustin Thierry ou de François Guizot.

- 14 S'il ne s'agit pas à proprement parler d'une histoire chronologique et exhaustive de la province, « Timon » fait le récit d'épisodes remarquables, à commencer par les découvertes, puis ceux des invasions françaises et hollandaises. Il puise pour cela à l'« abondance et la pureté des sources dans lesquelles il est allé cueillir les documents qui viennent appuyer ses affirmations. »¹⁴ De fait, lors de son séjour à Rio de Janeiro, en 1855, il sollicite à plusieurs reprises le gouvernement afin de se voir confier une mission de collecte de documents historiques en Europe. Le poste étant alors occupé par Gonçalves Dias à Lisbonne et Varnhagen à Madrid, il essuie alors un refus. Il gagne toutefois Lisbonne avec sa famille en 1856. Arrivé au printemps, ce n'est que pendant l'été, alors qu'il séjourne à Paris, qu'il obtient enfin de se voir confier la succession de Gonçalves Dias à Lisbonne, suite à la démission de ce dernier. En octobre 1856, il commence à « recueillir et faire copier les documents pour l'*História Pátria* », non sans recourir au préalable aux bons conseils de Varnhagen, en poste à Madrid. Il poursuit sa mission jusqu'en 1863, à Lisbonne bien sûr, mais aussi dans de nombreux pays d'Europe, à la recherche de sources susceptibles de nourrir son œuvre. C'est donc à Lisbonne que paraît en 1858 le dernier volume du *Jornal de Timon*, point de départ de la controverse qui l'oppose à Varnhagen, et dont les répercussions se font sentir jusqu'au Brésil.

Les fondements méthodologiques de l'*História Pátria*

- 15 Malgré leurs divergences, Varnhagen et Lisboa ont en partage une conception de l'histoire qui doit être un élément fondateur de la nationalité brésilienne, le révélateur de son autonomie. Tous deux fondent la véracité et la validité de leur démarche sur la découverte et le commentaire des sources de l'époque coloniale, conservées pour la plupart dans les archives de Lisbonne. En outre, il est impératif à leurs yeux que cette histoire puisse être le fait d'auteurs brésiliens, afin de pouvoir reprendre la main sur le récit de la construction nationale du Brésil.
- 16 La conception de l'histoire au sein de l'IHGB, dont l'œuvre de Varnhagen est un bon révélateur, repose, comme le rappelle Temístocles César, sur quelques « notions générales et diffuses propres à l'historiographie moderne du XIX^e siècle. »¹⁵ Voilà ce que dit à ce sujet Varnhagen en 1877, dans sa dédicace à l'empereur :
- Également convaincu de ce que la vérité est l'âme de l'histoire, et qu'elle seule peut garantir l'harmonie éternelle entre les faits narrés, que le véritable critère de la vérité historique ne peut être évalué que *via* la concordance des événements, nous n'avons pas épargné nos efforts afin de remonter jusqu'aux sources les plus pures. Jugeant insatisfaisants les savoirs tirés des vieilles chroniques, nous avons débusqué des documents anciens dans les archives, non seulement au Brésil, mais aussi au Portugal, en Espagne, en Hollande et en Italie. Nous avons parcouru en personne tout notre littoral, nous avons visité les États-Unis, plusieurs îles des Antilles et toutes les républiques limitrophes [du Brésil] ; [...]»¹⁶.
- 17 Varnhagen insiste tant sur l'importance de l'archive que sur celle de la connaissance des terrains sur lesquels se sont joués les grands événements de l'histoire nationale. D'où la mention expresse du cabotage sur les côtes brésiliennes, et son souci d'aller sur les traces des premières fondations des colonies portugaises que sont Ilhéus et Porto Seguro. D'ailleurs, lorsque D. Pedro II élève Varnhagen au rang d'aristocrate de l'Empire, à la fin de sa vie, il fait de lui le baron puis le vicomte de Porto Seguro.

- 18 Le bon usage de l'archive implique l'impartialité de l'historien, élément déterminant de l'épistémologie de l'histoire au XIX^e siècle. Or, comme Temístocles César l'a montré, « la présence de l'auteur dans ses compositions est une chose impressionnante »¹⁷. Pour preuve, dans la préface au second volume de son *História geral do Brasil*, Varnhagen expose quelques considérations relatives à ce qu'il appelle l'« individualité de l'écrivain », ces « principes fermes en matière de religion, de politique » sur lesquels se fonde sa personne publique¹⁸. Il se présente donc au lecteur sous les traits assumés d'un fervent catholique et d'un monarchiste convaincu. L'historien fait montre des « sentiments de patriotisme noble et élevé » qui l'ont animé tout au long de l'écriture. À la faveur de considérations d'ordre « social », il se présente aussi comme un partisan d'une plus grande « humanité » et « justice » vis-à-vis des populations indigènes et africaines qui composent la nation brésilienne, affirmant être partisan de la mise en place d'un nouveau système de clientèle auquel ces deux composantes de la société brésilienne devraient être soumises, au plus grand profit de l'État. Enfin, sur le plan civil, il se dit partisan des « prestiges honorifiques » qui permettent aux États de « tirer parti de la vanité humaine bien naturelle », en appelle à l'essor de l'instruction publique et de la colonisation agricole des terres encore vierges, par le recours à une immigration d'origine européenne¹⁹.
- 19 Lisboa fonde également sa méthode de travail sur le « scrupule » et la « conscience » dans l'analyse des documents et l'écriture de l'histoire qui en découle²⁰. Ainsi, toutes les thèses présentées doivent être vérifiées par des preuves, mentionnées parfois en notes, mais sans que cela ne soit systématique, pour ne pas surcharger le texte. Les informations sont tirées des archives et bibliothèques de Lisbonne, Évora et São Luís do Maranhão. Lisboa souligne toutefois la dimension collective de son entreprise, en adressant ses remerciements à Lopes de Mendonça, homme de lettres portugais qui lui a permis d'intégrer les rangs de l'Académie des sciences de Lisbonne, à Varnhagen qui l'a aidé dans la mission confiée par l'État, et à Serra Gomes, membre de la légation brésilienne de Lisbonne²¹.
- 20 Varnhagen et Lisboa fondent la valeur de leur œuvre sur la réévaluation critique des écrits plus anciens, à la lumière des nouvelles sources découvertes et des nouvelles méthodes incarnées alors par quelques historiens de renom comme Augustin Thierry, François Guizot ou Alexandre Herculano au Portugal. Si Lisboa ne prétend pas ici, faute de temps et de matière, faire une « histoire générale du Maranhão », il espère contribuer à sa mesure au renouvellement de l'histoire de sa province et du Brésil en général. Lisboa reproche ainsi à Bernardo Pereira de Berredo, principale référence pour l'histoire de la province jusque-là, son « manque de critique véritable et de philosophie de l'histoire »²². L'œuvre de Berredo connaît un regain d'intérêt suite à sa réédition en 1850. Gonçalves Dias critique toutefois l'auteur de ces *Annales historiques*, qu'il accuse d'avoir écrit une histoire des conquêtes du Portugal et des colonisateurs, et non du Maranhão²³. À rebours, Lisboa juge ce choix pertinent, compte tenu des liens privilégiés de la province avec « la race et la société portugaise », moquant la dérive indigéniste qu'il juge excessive du poète *maranhense*, et affirmant son désintérêt voire son mépris pour les guerres tribales et les « banquets de chair humaine, de danses burlesques et d'ivresse brutale »²⁴. Lisboa et Varnhagen ont en commun de valoriser le legs de l'époque coloniale, à rebours des tendances dominantes au sein de l'IHGB, où la condamnation de l'héritage laissé par les colonisateurs est un élément fondateur pour écrire l'histoire et dresser le constat des retards tragiques du jeune Empire. Il faut dire que tous deux nourrissent des liens privilégiés avec l'ancienne métropole : la province du Maranhão, dont Lisboa est

originaire, a depuis toujours nourri un fort tropisme portugais, du fait de la proximité relative de la province avec le Portugal et de son éloignement de la capitale Rio de Janeiro²⁵. Quant à Varnhagen, il s'est formé et a passé de très nombreuses années de sa vie au Portugal.

- 21 Comme historiens, Varnhagen et Lisboa agissent en patriotes, tels des citoyens engagés dans la défense et illustration du jeune État impérial et de la nation que le jeune empereur D. Pedro II incarne alors à lui seul. Compte tenu de ces affinités, il n'est pas surprenant que Lisboa, qui fait encore figure en 1855 d'historien amateur, prenne l'initiative de contacter Varnhagen pour que ce dernier le conseille afin de faciliter le bon déroulé de sa mission.

La place de l'Indien dans l'*História Pátria*, au cœur de la controverse entre Lisboa et Varnhagen

- 22 Varnhagen a publié en 1867, en guise de preuves à charge contre son compatriote Lisboa, l'ensemble des lettres que lui adresse l'historien novice dans la foulée de son installation à Lisbonne. Dans ces lettres, Lisboa ne manque pas de rappeler les qualités et les mérites de Varnhagen, qu'il qualifie tour à tour de « premier historien » ou de « père de notre histoire »²⁶. Sensible à la flatterie et vaniteux assumé, Varnhagen aide bien volontiers Lisboa dans sa tâche, et il ne manque pas d'ailleurs de s'en targuer dans la préface à son *Historia Geral do Brazil*, afin de souligner l'autorité dont il prétend jouir au sein de la communauté historique. Si cette correspondance est particulièrement soutenue à l'automne 1856, celle-ci se fait ensuite plus épisodique. Il faut dire que la parution en 1858 du troisième volume du *Jornal de Timon* jette un froid entre les deux hommes qui, en dépit de la proximité relative entre les deux capitales ibériques, ne se sont jamais rencontrés. Dans ce troisième *opus* du *Jornal de Timon*, dont la parution est retardée afin de profiter de l'opportunité de consulter de nouvelles sources en Europe, Lisboa se démarque de l'auteur de l'*História Geral do Brasil* et consacre, en marge d'un chapitre ayant trait à la question des Indiens dans l'histoire du Maranhão, une longue note de fin d'ouvrage, la fameuse « note C », à l'examen critique des thèses de Varnhagen sur le sujet²⁷. Lisboa y explique comment, au contact de sources nouvelles, et notamment à la lecture de la correspondance entre les gouverneurs de la métropole et ceux de la colonie, il en est arrivé à la « condamnation des envahisseurs », c'est-à-dire des colonisateurs portugais, responsables de nombreux massacres et abus à l'encontre des populations autochtones²⁸. Or, cette affirmation va à l'encontre des théories de Varnhagen en la matière : et Lisboa de citer de très longs extraits de l'*História Geral do Brasil*, afin d'appuyer sa démonstration, laquelle mêle considérations sur l'histoire et d'autres plus politiques, sur la façon de résoudre la question indigène.
- 23 De fait, dans l'*História Geral do Brasil*, Varnhagen justifie le recours à la force de la part des colons comme seule solution pour pouvoir installer leur autorité au Brésil, face à des tribus indigènes présentées comme violentes, en guerre les unes contre les autres et sourdes aux tentatives répétées de négociation de la part des Portugais. Dès lors, la bienveillance première des conquérants, par trop inefficace, a dû être abandonnée au profit d'un recours plus systématique à la force, afin de répondre aux agressions répétées dont ils étaient la cible. Lisboa qualifie ces assertions de « déplorables aberrations d'un esprit si insigne et éclairé »²⁹. Et l'historien *maranhense* de démonter l'argumentation de

Varnhagen et d'établir les preuves de ce qu'il considère être un mensonge historique. Il s'appuie pour ce faire sur des sources consultées au Portugal, toutes « concordantes sur le fait capital de la destruction de la population indigène [par les colons] »³⁰. Il cite en particulier les écrits du père Antonio Vieira, auquel Lisboa consacrera à la fin de sa vie une biographie. De cette argumentation détaillée, il tire la conclusion suivante :

Nous avons donc établi que les agressions ont été d'abord le fait de la race des envahisseurs, et que l'abus des moyens violents auxquels celle-ci a eu tout de suite recours a été aussi intense et cruel que pérenne³¹.

- 24 Plus largement, c'est le bilan critique du legs de la colonie portugaise qui est au cœur de la controverse entre les deux historiens, quand bien même Lisboa considère que la société brésilienne est avant tout portugaise par son histoire, et qu'il faut persévérer dans ce sens. Car, toujours dans cette même « note C », il affirme à propos du gouvernement du Marquis de Pombal :

En ce qui nous concerne, et en tant que *maranhense*, nous confessons sans gêne et sans remords que notre gratitude pour les bénéfices que la colonisation européenne a permis à l'ancien État jusqu'au gouvernement du marquis de Pombal est plus que médiocre ; et que tout notre travail relatif à l'exposition des faits qui témoignent de son action maléficiente a consisté seulement à y faire notre choix – tant la source à laquelle nous pouvions puiser était abondante et variée³².

- 25 Lisboa conclut cet examen critique particulièrement détaillé par quelques rapides éloges quant aux qualités néanmoins réelles de l'œuvre de Varnhagen. Il réaffirme alors son « admiration pour [ce] grand et pérenne monument [...] de la littérature brésilienne »³³, tout en appelant son compatriote à corriger son texte, à l'expurger de ses erreurs les plus grossières, afin de pouvoir mieux mettre en valeur l'œuvre d'un historien auquel il rend crédit d'avoir « démontré que l'élément européen est celui qui constitue de façon principale et essentielle notre nationalité présente »³⁴. Ainsi, l'éloge adressé au final de cette note au « patriotisme éclairé et véritable » de Varnhagen rappelle les convictions communes à ces deux historiens, soucieux qu'ils sont de rappeler, malgré leurs appréciations divergentes du legs colonial, le fondement européen de la nationalité brésilienne.
- 26 Les rares et tardifs éloges tissés dans la trame dense de ce long réquisitoire ne suffisent aucunement à calmer la colère de Varnhagen, dont l'orgueil est blessé par un collègue qu'il considérait jusque-là comme son disciple. Ainsi, dix années plus tôt, Varnhagen juge utile de faire la recension exhaustive, en annexe au volume 2 de l'*História Geral do Brasil*, des louanges et des honneurs reçus au Brésil et en Europe suite à la parution du premier volume de son œuvre. Il cite ainsi une lettre d'Humboldt, mentionne les honneurs reçus de l'Académie des sciences de Munich, de l'Institut historique et géographique du Rio de la Plata, de quelques collègues de l'IHGB dont Araújo Porto-Alegre, Gonçalves Dias, Odorico Mendes, sans omettre alors « l'illustre rédacteur du *Timon maranhense* », auxquels il adresse ses remerciements³⁵. Dans ce concert de louanges, il doit confesser toutefois « l'admirable froideur » avec laquelle l'IHGB a jugé de son œuvre³⁶.
- 27 La réplique à la « note C » prend la forme d'un ouvrage publié à Lima en 1867, dans lequel Varnhagen explique que ses « réponses » aux accusations de Lisboa ont été écrites entre 1859 et 1860. Elles paraissent donc en volume quelques années après la mort de Lisboa, en 1863. À cette réponse sont joints la reproduction des 26 lettres inédites que Lisboa lui a adressées, ainsi que des extraits de la *Diatrise* parue à Lisbonne en 1859 – neuf lettres écrites par un certain « Érasme » – ; première réplique cinglante et souvent injurieuse écrite par son beau-frère, lequel qualifie le *Jornal de Timon* d'« *opus putridum* »³⁷.

- 28 En guise de préambule, Varnhagen tient à rappeler la cohérence intellectuelle de ses idées sur la question indigène, tout en confessant la difficulté à faire entendre son discours au Brésil, où il essuie de sérieuses critiques. Son propos est développé en deux parties. Dans la première, l'historien montre comment Lisboa a pu s'inspirer de certaines de ses idées dans ses écrits. Il critique ainsi l'usage du pseudonyme de Timon, qu'il qualifie ici par moquerie de troisième du nom, rappelant les précédents du Timon grec et du Timon français : outre le manque d'originalité, un tel choix résulterait d'un plagiat de l'idée de « l'illustre contemporain Cormenin »³⁸ et serait donc « une atteinte faite à la propriété littéraire »³⁹. Dans la deuxième partie, Varnhagen se livre à un examen détaillé de ce « compte rendu scandaleux », démontant point par point l'argumentation de Lisboa. Il confronte les documents cités par Lisboa à d'autres afin de rétablir la vérité historique, à savoir que les Indiens furent bien les premiers agresseurs. Il invalide également les arguments et documents présentés par Lisboa, en montrant le caractère partial voire erroné de ses commentaires. Plutôt que d'accuser les colons de tous les maux, Varnhagen préfère pour sa part insister sur la volonté du pouvoir royal de mettre un terme aux abus dont ont pu se rendre coupables certains Portugais vis-à-vis des indigènes.
- 29 Cependant, dans cet ouvrage paru en 1867, l'essentiel de l'argumentation de Varnhagen a trait à la question indigène, véritable ligne de démarcation intellectuelle entre les deux auteurs, quand bien même ceux-ci avaient en commun une même réserve vis-à-vis de la vogue indigéniste propre aux *Letras Pátrias*⁴⁰. Si l'écriture de l'*História Pátria* est éminemment politique, compte tenu de sa dimension patriotique et militante, c'est aussi et d'abord parce qu'elle s'écrit en écho aux questions les plus contemporaines, parmi lesquelles la question indigène, centrale pour comprendre pleinement les ressorts de cette controverse aux échos transatlantiques.

L'écriture de l'*História Pátria* et la question indigène au Brésil

- 30 Lisboa fut d'abord un publiciste et un journaliste politique libéral avant que de devenir un historien. Tel ne fut pas le cas de Varnhagen : s'il entame une carrière dans l'armée, il a tôt fait de faire profession d'historien « officiel », profitant pour ce faire des missions octroyées et de l'étroite correspondance qu'il nourrit avec l'empereur tout au long de sa vie, et auquel il doit de pouvoir mener carrière dans la diplomatie. Cette brillante carrière d'érudite et d'historien ne lui interdit pas pour autant de rendre publiques ses principales idées sur le devenir de l'Empire brésilien, réflexions qui s'inspirent directement chez lui des leçons tirées du passé.
- 31 D'ailleurs, c'est une actualité tragique qui l'oblige à précipiter la parution de l'ouvrage de 1867 : l'assaut indigène commis le 10 octobre 1866 sur la rivière Javary, affluent de l'Amazone, contre la commission bi-partite des frontières du Pérou et du Brésil. Les membres de ladite commission ont été tués par des indiens, alors qu'ils tentaient de localiser la source de cette rivière. C'est donc l'actualité qui remet au goût du jour la controverse historique entamée près d'une décennie plus tôt entre les deux historiens. Il s'agit ni plus ni moins pour Varnhagen de militer en faveur d'un prompt redéploiement des forces mobilisées pendant la guerre du Paraguay (1865-1870), lorsque celle-ci sera terminée, afin d'assujettir et de conquérir les peuples et terres des *Indios bravos*⁴¹, et

mettre ainsi un terme définitif au climat de « guerre civile » que ces derniers feraient régner dans l'Empire⁴².

- 32 L'enjeu de la polémique, sur son versant politique, est résumé en ces termes par Varnhagen, qui cite ici un « lecteur » qui campe sur les mêmes positions que lui sur la question indigène : il s'agit de :

savoir s'il vaut mieux laisser les *Indios bravos* et sauvages continuer à vivre dans leur état végétatif ou si au contraire il faut les utiliser d'une manière ou d'une autre à leur propre avantage comme à celui du Brésil⁴³.

- 33 Or, eu égard aux « instincts purement animaux » des Indiens et devant l'impuissance des arguments rationnels comme de la catéchèse, l'État se voit contraint de recourir à la force. L'auteur de la *Diatrise contre a timonice* traduit dès 1859 en des termes moins nuancés l'opinion de ceux qui n'ont que peu d'estime pour l'indigène et le courant indigéniste :

Laissons là les sauvages innocents se trucidar, se dévorer, s'avalier et se digérer à leur goût, et dans une paix douce, au prétexte que (oh prodige !) ils possèdent l'honorable privilège de leur profonde ignorance ! ... Éloignez-vous... Laissez passer les personnages sauvages et tout à fait stupides... / Laissez-vous manger ; [...]⁴⁴.

- 34 La question indigène revêt aux yeux de Varnhagen un caractère d'urgence depuis la fin des années 1840 et la parution de son *Memorial orgânico*⁴⁵ à Madrid, lequel est reproduit dans la revue littéraire *Guanabara* à Rio de Janeiro, en 1851. Revenons brièvement sur les origines de ce *memorial* qui a suscité de nombreux commentaires critiques depuis sa parution. Les idées polémiques et « anti-populaire[s] » qu'il y développe résultent autant de son travail d'historien que de son observation du terrain au Brésil :

L'étude de l'*História Pátria* a contribué à enraciner dans mon esprit les idées que je professais déjà comme citoyen et comme politique autour de la civilisation de nos Indiens, par la simple observation de ce qu'il se passe dans le pays⁴⁶.

- 35 Il évoque ainsi dans l'ouvrage paru en 1867 sa perte rapide de toutes « illusions poétiques » quant aux Indiens, après avoir fait leur rencontre dans les *sertões*, une conversion qu'il compare avec les expériences traumatiques de la Terreur ou des révolutions de 1848 pour les Français. C'est dans la province de São Paulo, en 1840, au cours d'un voyage dans le sud de la province, qu'il est amené à recueillir ces récits des assauts des *Bugres* qui se multiplient alors. De retour à Rio de Janeiro, il lit avec attention les rapports des gouverneurs de province que lui fournit Januário da Cunha Barbosa, lesquels portent la trace de la menace persistante que constituent les indigènes pour la société brésilienne :

J'en conclus que les Provinces infestées du fléau des Indiens *bravos* pouvaient être considérées comme étant dans une situation pire que si elles étaient frappées de guerre civile, et que cependant très peu de monde se préoccupait de cette question au sein de la classe politique⁴⁷.

- 36 Pourtant, la seule loi d'envergure adoptée à l'époque impériale sur la question indigène est le décret 426 du 24 juillet 1845, lequel comble un relatif vide législatif. Il s'agit d'un règlement concernant les missions de catéchèse et de civilisation des Indiens, et il inclut des mesures en faveur de la création d'écoles dans les villages et missions, pour l'essor des activités agricoles et artisanales, ainsi que des mesures incitatives en faveur d'une plus grande sédentarité des Indiens. Parce qu'il promeut les principes de la catéchèse et des moyens pacifiques pour civiliser les Indiens, ce décret est dès lors vertement critiqué par tous ceux qui sont partisans de mesures plus coercitives afin de mettre un terme aux attaques indigènes et à l'instabilité politique dans de nombreuses provinces du Brésil⁴⁸.

Ainsi, Varnhagen est partisan de solutions plus radicales et contraignantes afin de régler la question indigène. Dans son essai de 1849, il théorise le recours à la force pour civiliser les indiens les plus récalcitrants, au nom des intérêts supérieurs de la patrie, tout en se prononçant en faveur de l'arrêt immédiat de la traite négrière, accusée de saper les fondements moraux et sociaux de l'Empire. Il propose également de faire des Indiens les pupilles de la nation, du fait de leur « incapacité morale », afin d'éviter « l'extermination de la race indigène, comme aujourd'hui encore les États-Unis d'Amérique la pratiquent »⁴⁹. En 1857, Varnhagen fait paraître dans le 2^e volume de l'*História Geral do Brasil* un « discours préliminaire » intitulé « Les Indiens face à la nationalité brésilienne » ; texte qui reprend l'essentiel des propos tenus devant les membres de l'Académie d'histoire de Madrid en 1852, conférence dont le titre était : « Comment doit-on comprendre la nationalité dans l'Histoire du Brésil ? » Ces deux intitulés témoignent de l'extrême porosité entre histoire et politique, dans un manifeste qui tient plus d'un programme politique pour résoudre la question indigène que de prolégomènes à l'écriture de l'histoire nationale. C'est d'ailleurs à ce discours que puise Lisboa pour dénoncer la pensée politique de Varnhagen, dans sa « note C » de 1858.

- 37 Lisboa résume les termes du débat de cette phrase : « Est-il donc si vrai que le Brésil ne pourrait pas accéder à l'état de civilisation sans recourir à l'esclavage des indigènes, par le recours à la force et à la guerre ? »⁵⁰. Il prétend ainsi dénoncer derrière le projet de constitution de clientèles d'Indiens au service de la nation brésilienne une forme d'esclavage qui ne dit pas son nom. Or, « l'esclavage des indiens, comme celui des nègres à certains égards, loin de nous enrichir, corrompait et plongeait notre race dans la barbarie »⁵¹. Mentionnons ici brièvement que de telles propositions, dont Varnhagen doit reconnaître bien malgré lui le caractère « mal-pensant », ont suscité l'émoi de nombreux intellectuels au Brésil, à commencer par les tenants de l'indigénisme littéraire. Quand bien même l'objectif de civiliser les Indiens semble faire consensus, les modalités à employer pour arriver à cette fin nourrissent de nombreuses controverses à Rio de Janeiro.
- 38 Cela reflète, comme l'a montré Kaori Kadoma, que l'institutionnalisation de l'ethnographie au Brésil, discipline à laquelle Varnhagen a associé son nom, ne doit pas être confondue ou réduite à l'essor concomitant de l'indigénisme, une tendance historique et littéraire avec laquelle Varnhagen et Lisboa, dans une moindre mesure, ont gardé leur distance⁵². En 1877, lorsqu'il réédite son *Historia Geral do Brazil*, Varnhagen rappelle les gages qu'il a donnés en faveur de l'essor des études ethnographiques au Brésil – un argumentaire auquel il a eu déjà recours en 1867 –. Rappelons que la première commission d'ethnographie est fondée en 1847, et reconnue comme telle dans les nouveaux statuts de l'IHGB adoptés en 1851. Ce qui ne retire rien à ses convictions quant à l'urgence de résoudre la question indigène par le recours systématique à la force publique. Notons toutefois l'absence dans cette nouvelle édition du discours préliminaire sur la question indigène. La réorganisation du plan d'ensemble de l'ouvrage est prétexte à la disparition d'un texte qui, par la controverse qu'il a suscitée, était sûrement devenu par trop inconfortable pour celui qui aspirait encore alors à faire de son ouvrage le premier « monument national » de l'*História Pátria*.

- 39 La dimension politique propre à l'écriture de l'*História Pátria* chez Varnhagen comme chez Lisboa a déterminé dans une large mesure la réception contrastée de leur œuvre au Brésil. Le *Jornal de Timon* a été l'objet d'une réception enthousiaste dans les milieux intellectuels et politiques cariocas. En particulier, en dépit de ses réserves sur l'indigénisme littéraire, ses idées quant à la place des Indiens et au rôle des colonisateurs dans son œuvre historique sont plutôt appréciées au sein de l'IHGB. En 1863, Joaquim Manuel de Macedo prononce un éloge funèbre lors de la session anniversaire de l'Institut, au cours duquel il tisse des louanges sans réserve à l'œuvre de l'historien *maranhense*. Après sa mort à Lisbonne, le corps de Lisboa est rapatrié à São Luís ; ce qui fournit l'occasion d'un hommage unanime et solennel des élites provinciales. L'assemblée provinciale clôt ses portes pour l'occasion, en signe de deuil, et Francisco Sotero dos Reis salue en lui « un des *maranhenses*, un des Brésiliens les plus insignes dans les lettres de ces derniers temps »⁵³. La publication de ses œuvres complètes en 1864, grâce au vote d'un budget idoine par l'Assemblée de province, témoigne, elle aussi de la réputation acquise par l'historien.
- 40 En dépit de ses efforts constants et des sacrifices consentis pour mener de part et d'autre de l'Atlantique sa mission à bien, Varnhagen confesse souffrir à la fin de sa vie de la solitude et de l'isolement, lesquels résultent tout à la fois de son éloignement presque constant du Brésil et du peu d'enthousiasme que son œuvre suscite en retour au Brésil. On ne peut ainsi que constater le net contraste entre l'hommage rendu par Macedo à ces deux historiens lors des sessions solennelles de l'IHGB : si la mort de Lisboa en 1863 est l'occasion de rappeler les mérites et les vertus de l'œuvre du *Maranhense*, l'éloge funèbre prononcé en l'honneur de Varnhagen quinze années plus tard multiplie certes les louanges mais pointe ensuite les nombreuses faiblesses et les contradictions d'une œuvre qui, malgré sa « monumentalité », a valu à son auteur de sérieuses critiques au sein de l'Institut. Dans ce discours prononcé le 15 décembre 1878, en présence des plus hauts représentants de l'élite impériale, Joaquim Manuel de Macedo fait la généalogie des premiers historiens du Brésil et souligne l'abondance inédite des « histoires du Brésil » au XIX^e siècle, parmi laquelle Varnhagen occupe une place de choix, mais non exclusive :
- Varnhagen n'a pas détrôné Rocha Pitta, comme il n'a pas annihilé Southey, qui sont restés imbattables compte tenu des possibilités offertes par les savoirs historiques sur le Brésil à l'époque où l'un et l'autre ont écrit leur œuvre ; [...].
Varnhagen a obtenu ainsi de s'élever sur la marche de premier historien du Brésil jusqu'à nos jours, et cela suffit pour glorifier son nom et pour perpétuer sa mémoire et son honneur⁵⁴.
- 41 Cette réserve à demi-mots s'exprime plus clairement lorsque Macedo reprend les arguments de Lisboa pour critiquer sa position vis-à-vis de l'indigénisme et des « poètes de l'indien ». Sa « conviction de sa connaissance supérieure de l'*História Pátria* » l'aurait amené à se compromettre dans des « polémiques dont l'exagération est lamentable ». Macedo lui reproche d'avoir fait preuve de dogmatisme, d'intolérance et d'un orgueil déplacés, qui lui ont valu en retour de « douloureuses batailles dans la presse ».⁵⁵ Macedo témoigne par ses dires de la réception contrastée de l'œuvre de ces deux historiens voyageurs et fondateurs de l'*História Pátria* au Brésil.

NOTES

1. Sur l'histoire de l'IHGB, voir en particulier : Lúcia Maria PASCHOAL GUIMARÃES, « Debaixo da imediata proteção de Sua Majestade Imperial : o Instituto Histórico e Geográfico (1838-1889) », *Revista do IHGB*, 388, 1995, p. 459-613.
2. Edney Christian Thomé SANCHEZ, *Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro : um periódico na cidade letrada brasileira do século XIX*, Campinas : Unicamp, 2003 (mémoire de master).
3. Sebastião da ROCHA PITTA, *Historia da America Portuguesa, desde o anno de mil e quinhentos do seu descobrimento, até o de mil e setecentos e vinte e quatro*, Lisbonne : Officina de Joseph Antonio da Silva, Impressor da Academia Real, 1730.
4. Robert SOUTHEY, *History of Brazil*, 3 t., Londres : Longman, Hurst, Rees and Orme, 1810-1819.
5. Voir : Lília MORITZ SCHWARCZ, « À propos du long voyage de la bibliothèque des rois », in : Jean-Yves MOLLIER et Eliana de FREITAS DUTRA (dir.), *L'imprimé dans la construction de la vie politique. Brésil, Europe, Amériques, XVIII^e-XX^e siècle*, Rennes : PUR, 2015, p. 17-41.
6. Manoel SALGADO GUIMARÃES, « Nação e civilização nos trópicos : o IHGB e o projeto de uma História Nacional », *Estudos Históricos*, 1, 1988, p. 5-27.
7. L'expression *Letras Pátrias*, les « lettres de la patrie », traduit le caractère résolument national et politique de la production littéraire, outre qu'elle reflète les usages propres à ces hommes de lettres, peu disposés qu'ils sont à se revendiquer d'une bannière « romantique » exogène, susceptible de masquer l'originalité des lettres nationales, d'en rabattre sur l'émancipation de la jeune nation. Voir : Sébastien ROZEAUX, *La genèse d'un « grand monument national » : littérature et milieu littéraire au Brésil à l'époque impériale (1822-c. 1880)*, 2 t., Thèse d'histoire contemporaine, Université Lille III, 2012, 1, chap. I.
8. Lucia Maria PASCHOAL GUIMARÃES et Raquel GLEZER (dir.), *Varnhagen no caleidoscópio*, Rio de Janeiro : Fundação Miguel de Cervantes, 2013. Pour une biographie approfondie et une analyse détaillée de l'œuvre de Varnhagen, voir aussi : Temístocles CEZAR, « Varnhagen em movimento: breve antologia de uma existência », *Topoi*, 8 (15), 2007, p. 159-207. Et du même auteur : « Varnhagen, Francisco Adolfo de », in : Sérgio CAMPOS MATOS (dir.), *Dicionário de historiadores portugueses. Da Academia real das ciências ao final do Estado novo*, Lisbonne : Centro de História (UL)/FCT/Biblioteca nacional de Portugal/Fundação Luso-americana.
http://dichp.bnportugal.pt/historiadores/historiadores_varnhagen.htm
9. T. CEZAR, « Varnhagen em movimento... », p. 169.
10. João Francisco LISBOA, *Obras precedidas de uma noticia biographica pelo Dr. Antonio Henriques Leal*, 4 t., São Luiz do Maranhão : Typ. de B. de Mattos, 1864.
11. Francisco SOTERO DOS REIS, *Curso de litteratura portugueza e brasileira professado no Instituto de Humanidades da provincia do Maranhão*, 5 t., Maranhão : Typ. de B. de Mattos, 1864-1873.
12. Le terme de *Regresso*, le « Retour », traduit les aspirations des opposants à la régence libérale du Père Feijó (1835-1837) qui, devant la poussée des mouvements d'insurrection et de révoltes dans les provinces de l'Empire, souhaitent rétablir un pouvoir central fort, capable de garantir l'unité de l'Empire et de mater ainsi les aspirations régionales à l'autonomie. Ceux-ci obtiennent donc la chute de Feijó et l'élection en lieu et place d'Araújo Lima, dont la régence marque le début d'un processus de consolidation de l'appareil central d'État.
13. J. F. LISBOA, *Obras...*, 1, p. 11.
14. *Ibid.*, p. CXLIX.
15. T. CEZAR, « Varnhagen, Francisco Adolfo de », p. 2.

16. Visconde de PORTO SEGURO, *Historia geral do Brazil antes da sua separação e independência de Portugal*, 2 t., Rio de Janeiro : E & H. Laemmert, 1877, 1, p. X.
17. T. CEZAR, « Varnhagen, Francisco Adolfo de », p. 2.
18. Francisco Adolpho de VARNHAGEN, *História Geral do Brasil*, Rio de Janeiro : E. & H. Laemmert, 1857, 2, p. X.
19. *Ibid.*, p. X-XI.
20. J. F. LISBOA, *Obras...*, 3, p. 11.
21. *Ibid.*, p. 12.
22. *Ibid.*, p. 18.
23. Voir notamment l'article suivant : Antonio GONÇALVES DIAS, « História Pátria – Reflexões sobre os *Anais Históricos do Maranhão* por Bernardo Pereira de Berredo », *Guanabara*, 1, 1850, p. 25-30 et 58-63.
24. J. F. LISBOA, *Obras...*, 3, p. 19-20.
25. Voir, pour de plus amples réflexions à ce sujet : Sébastien ROZEAUX, « Un patriotisme brésilien à géométrie variable ? La renaissance des « petites patries » au prisme des *Letras Pátrias* (1850-1880) », *Brésil(s)*, 6, 2014, p. 181-201.
26. Francisco Adolpho de VARNHAGEN, *Os índios bravos e o Sr. Lisboa, Timon* 3, Lima : Imprensa Liberal, 1867, p. 9.
27. J. F. LISBOA, *Obras...*, 3, p. 462-515.
28. *Ibid.*, p. 465.
29. *Ibid.*, p. 474.
30. *Ibid.*, p. 479.
31. *Ibid.*, p. 483.
32. *Ibid.*, p. 509.
33. *Ibid.*, p. 512.
34. *Ibid.*, p. 513.
35. F. A. de VARNHAGEN, *História Geral do Brasil...*, 1857, 2, p. 485-489.
36. *Ibid.*, p. 489.
37. *Diatrise contra a timonice do Jornal do Timon maranhense acerca da Historia geral do Brazil do senhor Varnhagen*, Lisbonne : Typ. de José da Casta, 1859, p. 15.
38. Pseudonyme de Louis Marie de Lahaye, vicomte de Cormenin (1788-1868), juriconsulte, publiciste et homme politique français.
39. F. A. de VARNHAGEN, *Os índios bravos...*, p. 7.
40. Un temps professeur de João Francisco Lisboa, Francisco Sotero dos Reis condamne de façon très ferme dans son histoire littéraire la veine indigéniste ; condamnation que le biographe de Lisboa, Antonio Henriques Leal, ne partage pas, lorsqu'il salue en particulier la qualité de l'œuvre poétique d'une autre grande figure de la littérature au Maranhão, en la personne du poète Gonçalves Dias.
41. Varnhagen fait ici la distinction entre les « *Índios mansos* », nomades et pacifiques, et les « *Índios bravos* », agressifs et violents à l'égard des populations sédentaires. Voir : F. A. de VARNHAGEN, *Os índios bravos...*, p. 58.
42. Un appel qui n'est pas sans rappeler la geste héroïque ou historique des *Bandeirantes* de São Paulo, dont le récit fait dans l'*História geral do Brazil*, jugé complaisant par Lisboa, vaut à Varnhagen quelques critiques dans la note C du *Jornal do Timon*.
43. F. A. de VARNHAGEN, *Os índios bravos...*, p. 11
44. *Diatrise contra a timonice...*, p. 31.
45. F. A. de VARNHAGEN, *Memorial Orgânico, que à consideração das Assembleias geral e provinciaes do Imperio*, apresenta um brasileiro. Dado a luz por um amante do Brasil, Madrid : Imprensa da viuva de D. R. J. Dominguez, 1849.
46. F. A. de VARNHAGEN, *Os índios bravos...*, p. 25.

47. *Ibid.*, p. 38.

48. Signalons toutefois que l'application, même partielle, de ce règlement sur le territoire de l'Empire du Brésil a constitué selon Patrícia Melo Sampaio un « véritable désastre pour les peuples indigènes et, de plus, il a accéléré le processus d'expropriation de leurs terres ». Voir, à ce sujet : Patrícia MELO SAMPAIO, « Política indigenista no Brasil imperial », in : Keila GRINBERG et Ricardo SALLES (orgs.), *O Brasil Imperial (1808-1889)*, Rio de Janeiro : Civilização Brasileira, 1, 2009, p. 175-206.

49. F. A. de VARNHAGEN, *Os índios bravos...*, p. 42.

50. J. F. LISBOA, *Obras...*, 3, p. 483.

51. *Ibid.*, p. 498.

52. Voir : Kaori KADOMA, *Os índios no império do Brasil : a etnografia do IHGB entre as décadas de 1840 e 1860*, Rio de Janeiro : Ed. FIOCRUZ ; São Paulo : EDUSP, 2009.

53. J. F. LISBOA, *Obras...*, 1, p. CXCVII.

54. *Revista do IHGB*, 41 (2), 1878, p. 487.

55. *Ibid.*, p. 488.

RÉSUMÉS

L'essor de la *História Pátria* au Brésil dans les décennies qui suivent la naissance de l'Empire en 1822 doit beaucoup à ces historiens voyageurs que sont, en particulier, Francisco Adolpho de Varnhagen (1816-1878) et João Francisco Lisboa (1812-1863). La quête de sources inédites susceptibles de fonder l'écriture d'une véritable histoire nationale explique leurs séjours prolongés au Portugal comme dans d'autres pays d'Europe, voire d'Amérique. C'est au gré de ces circulations dans l'espace ibéro-américain qu'évolue une controverse au long cours entre ces deux historiens dont l'enjeu principal est la place de l'Indien dans la *História Pátria* ; un débat qui fait directement écho aux débats de nature plus politiques sur la façon de régler la question indigène dans la société brésilienne contemporaine.

El nacimiento de la *História Pátria* en Brasil durante las décadas posteriores a la fundación del Imperio en 1822 resulta en gran parte del trabajo de unos historiadores viajeros como lo son, entre otros, Francisco Adolpho de Varnhagen (1816-1878) y João Francisco Lisboa (1812-1863). La búsqueda de fuentes inéditas que permitirán escribir una auténtica historia nacional justifica sus largas estancias en Portugal y otros países de Europa y América. La circulación en el espacio iberoamericano de los dos historiadores acompaña las etapas de una controversia de larga duración entre ellos, cuyo tema principal es el lugar atribuido a los Indios en la *História Pátria*. Este debate historiográfico dialoga también con otro de índole más política sobre cómo se debe arreglar la cuestión indígena en la sociedad brasileña contemporánea.

INDEX

Palabras claves : Brasil, História Pátria, Siglo XIX, Portugal, historiografía

Mots-clés : Brésil, História Pátria, XIXe siècle, Portugal, historiographie

AUTEUR

SÉBASTIEN ROZEAUX